

Private Realms of Light: Canadian Amateur Photography, 1839-1940/ Le coeur au métier: la photographie amateur au Canada, 1839-1940. Préparée par la Collection nationale de photographies des Archives publiques du Canada, 1983-1984.

Enfin une exposition qui s'intéresse à l'histoire de la photographie! Elles sont si rares que pour cette unique raison, nous serions tentés de nous taire et de la goûter pour ce qu'elle représente: un pas dans la constitution d'une historiographie canadienne sur le sujet. Néanmoins, une certaine manière, un certain biais nous empêche de nous laisser aller à la simple contemplation.

Lancée à l'été 1983 à Ottawa et présentée depuis à Montréal et à Toronto¹, cette exposition nous offre 200 photos tirées principalement des tiroirs de la Collection nationale de photographies des Archives publiques du Canada. L'accrochage, soumis à un ordre chronologique rigoureux, tente de reconstituer une histoire de la photographie canadienne à travers l'objectif de l'amateur². Chaque période est précédée par un panneau didactique signé à tour de rôle par Andrew Birrell, directeur de la Collection nationale de photographies, Lily Koltun, responsable de la section des acquisitions et de la recherche, Peter Robertson, John M. Schwartz et Andrew C. Rogers, archivistes. L'exposition ne présente bien sûr que des originaux dont le format, particulièrement durant les premières décennies, est souvent petit; cela va jusqu'à la carte de visite qui ne dépasse guère 10 x 6 cm. Les concepteurs ont donc aménagé des temps de repos pour que l'oeil attentif ne s'épuise pas trop rapidement. Des épreuves géantes représentant des amateurs à l'oeuvre ont été installées le long du parcours de l'exposition; des présentoirs offrent à la vue une

partie de la très belle collection d'appareils anciens du musée McCord de Montréal; on y trouve également quelques publications dans lesquelles les amateurs de l'époque pouvaient puiser des conseils techniques ou s'imprégner de notions artistiques alors à la mode³. Ajoutons à cela un présentoir dédié aux souvenirs des succès publics de certains, sous forme de médailles et de diplômes.

Cependant, les qualités techniques et esthétiques des photos choisies constituent le phénomène le plus étonnant de l'exposition. Tout y est: supports élaborés et procédés complexes (bromoïl, procédé au charbon, . . .), cadrage impeccable, maîtrise des lois de la perspective et de la composition, . . . Du travail irréprochable de calibre international! Si bien qu'on ne s'étonne finalement pas d'entendre John M. Schwartz nous rappeler le grand reproche que l'on adressait déjà de son temps à la photographie "picturaliste" canadienne: son incapacité de développer un style qui lui soit propre. En effet, obnubilée par le désir d'imposer son art au même niveau que celui de la peinture, la photographie d'élite canadienne n'a pas pu ou n'a pas voulu laisser surgir le moindre soupçon d'inspiration qui lui soit propre.

Si l'on s'en tient à ce que nous montre l'exposition, il faut remonter aux premières décennies de l'histoire de la photographie canadienne pour trouver une production qui dépasse le conformisme du moment. Signalons au premier chef le travail de Alexander Henderson. Ses paysages par la force de leur composition, le travail de la lumière et la discrète présence humaine, révèlent une sensibilité qui s'investit toute entière dans le rapport entre le sujet et l'appareil. Souvent, pendant les premières années de la photographie, la complexité inouïe des opérations et des procédés, alliée à la longueur des temps de pose semblaient

rançonner l'énergie créatrice du photographe. Rien de tel chez Henderson qui accomplit pourtant des prouesses techniques lorsqu'il photographie des scènes d'hiver (le froid avait alors la réputation de ralentir singulièrement les opérations jusqu'à les rendre impossibles). Ceux qui ont eu la chance de voir ses albums consacrés à Montréal savent à quel point les paysages urbains de Henderson possèdent le même caractère d'intimité. Vers 1866, Henderson devait d'ailleurs passer dans le camp des photographes professionnels en tant que "landscape photographer"⁴.

Cette période de pionniers, disons en gros jusqu'au tournant du siècle, est également la seule où l'on sent la présence d'une photographie qui, sans être populaire au sens actuel du terme, n'en est pas moins le produit d'une approche plus spontanée, plus libre que celle de leurs successeurs pictorialistes. Nous pensons plus particulièrement aux photos de navires que nous a laissées le lieutenant de vaisseau Roche, ou encore à ces images prises par des employés de la Compagnie de la Baie d'Hudson ou par des épouses d'officiers de la Police montée qui pratiquèrent la photographie pour meubler leurs temps libres dans des territoires éloignés.

Nous croyons toutefois que cette rupture peut être le fruit de la démarche même de l'exposition plutôt qu'une fatalité qui entache la photographie canadienne. Tout réside dans la définition étroite que l'on a donnée du photographe amateur. Il s'agit d'un amateur distingué qui dispose du temps et de l'argent nécessaires pour se livrer à sa passion. Il est membre de clubs sélects où l'on échange ses expériences, où l'on entend des conférences et où l'on organise des salons et des expositions. Car cet amateur "haut de gamme" désire être vu et se montre effectivement, non sans succès d'ailleurs. Ce goût de l'ostentation pèse lourd sur

l'ensemble des périodes couvrant les années 1900-1940. Pratiqué systématiquement, cette attitude semble entrer en contradiction avec la valeur d'usage privé que l'on reconnaît habituellement à l'épreuve non-professionnelle⁵. Mais les amateurs "sérieux" de notre exposition sont des artistes, des auteurs qui ont besoin du regard d'autrui; auraient-ils qualifié eux-mêmes leurs activités de "*Private Realms of Light*"?⁶ Auraient-ils été heureux de s'entendre dire, en français, plein de "cœur au métier", expression suggérant trop aisément le gagne-pain populaire?⁷

N'allons cependant pas trop loin. On pourrait dire que nous cherchons noise pour trop peu, d'autant plus que notre amateur ne comprend pas un mot de français. Pas un seul francophone dans toute l'exposition! Cela est dû, répondent les organisateurs, à la méthodologie employée⁸. Comme nous venons de le comprendre, les efforts de recherche se sont essentiellement portés sur les clubs de photographes amateurs (tel que le Camera Club de Montréal, encore actif aujourd'hui), sur les revues spécialisées et les salons. Or cette formule associative et les activités qui en découlaient correspondaient chez nous à une manière de faire typiquement anglo-saxonne⁹. Il semble que ce goût de l'organisation n'ait jamais émigré dans la mentalité de l'autre collectif canadien. Un peu de souplesse méthodologique et un peu de curiosité auraient alors aidé à combler ce vide tout en donnant, selon nous, des résultats fulgurants. On sait quel rôle les communautés religieuses ont joué chez les franco-canadiens. Et bien, la photographie n'y a pas échappé; nous avons pu vérifier la richesse de leurs fonds photographiques qui témoignent de la vie passée dans les anciens collèges classiques, les hôpitaux, les villes, les villages, les missions et la campagne. Et l'aspect esthétique ne le cède souvent en rien au côté docu-

mentaire. Puisqu'on n'a pas hésité à faire quelques emprunts à des institutions de Montréal et de Vancouver, on aurait également pu payer une petite visite aux Oblats d'Ottawa qui possèdent des milliers d'épreuves et de négatifs (souples ou en verre) portant entre autres sur les communautés inuit et sur le développement du nord-ouest canadien; nous pensons également aux magnifiques images rapportées de Nouvelle-Angleterre par les Soeurs grises de Montréal ou encore aux daguerréotypes et aux ambrotypes que possèdent toujours les archives du Séminaire de Nicolet. D'autant plus que le temps n'a pas vraiment manqué; dans la revue *L'archiviste*¹⁰, Theresa Rowat révèle que cinq ans de recherche ont été consacrés à cette exposition.

Dans une critique récente de la même exposition¹¹, le professeur Michel Lessard signalait une autre piste. Il s'agit de ces "grands concours pour tous les amateurs photographes"¹² que l'on trouve dans la presse québécoise. De 1900 à 1936, nous en avons dénombré une dizaine. Jusqu'à un certain point, nous pourrions affirmer que ces périodiques illustrés jouaient chez les canadiens-français un rôle analogue aux clubs de photographes amateurs anglophones: ils permettaient de "faire voir" les photos d'amateurs, de comparer les expériences de chacun et, à l'occasion, de livrer quelques conseils sous la forme de leçons. Ce champ de manifestation particulier de la photographie amateur aurait toutefois posé deux problèmes aux concepteurs de l'exposition. Le premier questionne la notion d'original. Une photo imprimée vaut-elle une épreuve photographique? Dans le cas précis des concours de photographie, la rareté effective de ces reproductions photomécaniques peut-elle compenser leur faible qualité? Quelle serait, en somme, la place des moyens de reproduction photomécanique dans l'histoire de la photographie cana-

dienne¹³?

Le second problème a déjà été évoqué plus haut; il s'agit de la catégorie d'amateurs à qui on a réservé l'exposition. Bien sûr, notre amateur populaire des périodiques résiste mal au vertige des hauteurs qui caractérise l'amateurisme des clubs, des salons et des magazines. Pourtant, un vaste phénomène d'appropriation collective d'un médium de représentation traversait alors l'ensemble des couches de la société. Comment peut-on l'ignorer lorsque l'on souhaite parler de photographie amateur de 1839 à 1940? Cela semble si difficile que de temps à autres, le fantôme des "photographes du dimanche" se glisse dans les textes de l'exposition sans que jamais le choix des oeuvres ne puisse nous en rendre l'image. Voyons cela de plus près. À la suite de la création de nombreux clubs à partir des années 1880, Peter Robertson présente bien la dualité qui s'impose alors à la notion d'amateurisme photographique:

Malheureusement, les concours qui accompagnaient les expositions et où on décernait des médailles et des prix à quelques élus accentuèrent le fossé qui se creusait entre les amateurs sérieux qui défendaient des conceptions artistiques et ceux qui attachaient plus d'importance au sujet qu'au style.

À la période suivante cependant (1900-1914), Lily Koltun insiste sur le fait que le pictorialisme n'empêcha pas le développement populaire de la photographie instantannée et touristique. C'était le début du règne des "kodakistes consciencieux"¹⁴, règne qui perdure plus que jamais aujourd'hui. Pour les années 1914-1930, Andrew C. Rodgers signale fort justement que les perfectionnements techniques incessants profitèrent autant au "photographe du dimanche" qu'à l'amateur "sérieux". Et John M. Schwartz ajoute que dans la période

1930-1940, "les photographes du dimanche entrèrent de plein pied dans l'ère moderne". Rien pourtant dans l'accrochage ne nous dégage du diktat pictorialiste qui semble frapper autant le conservateur de 1983 que le photographe esthétisant d'avant-guerre. Dommage! D'autant plus que le texte de M. Schwartz conclue d'une manière qui nous semble concerner d'abord et avant tout l'amateurisme populaire:

La photographie amateur dans son ensemble, avec derrière elle une longue tradition de succès, réussit à survivre. Sa popularité devait durer et se répandre au point d'imprégner en profondeur la vie sociale et culturelle du Canada.

Mais qui trop embrasse, mal étreint, pourrait-on nous répondre; une histoire de la photographie amateur dans son sens le plus englobant nécessiterait une méga-exposition pour laquelle les concepteurs n'avaient pas les moyens. Cela est probablement vrai. Malgré tout, il reste que *Private Realms of Light/Le coeur au métier* est une exposition qui se nomme mal lorsqu'elle prétend parler de "la photographie amateur au Canada, 1839-1940". Peut-être qu'un simple panneau supplémentaire définissant de manière précise, en quelques mots, l'objet et la méthode qui ont mené à cette manifestation aurait suffi pour que nous la recevions telle quelle: une approche partielle mais fort bien documentée d'une manière particulière de faire de la photographie amateur. En ce sens, et en plein accord avec l'équipe de la Collection nationale de photographie, "nous nous consolons en songeant aux découvertes qu'il reste à faire".

Yves Chevrefils,

Membre de l'A.R.I.P.

(Atelier de recherche sur
l'image photographique),

Université du Québec à Montréal.

Notes

¹ L'exposition se rendra également en Alberta et en Colombie britannique.

² Six thèmes ont été retenus: les premières années, 1839-1885; les nouveaux amateurs, 1885-1900; la montée de la photographie, 1900-1914; une poignée de photographes consciencieux, 1914-1930; l'apogée des Salons, 1930-1940; l'apparition de la couleur.

³ Citons par exemple *The Amateur Photographer. A Guide for Beginners*, publié à Montréal par la Canadian Camera Co., ou encore un exemplaire des très célèbres *Photogram of the Year*, celui de 1905 dans lequel on peut lire un article intitulé "Pictorial Photography in Canada".

⁴ Voir à ce sujet l'article de Stanley TRIGGS: "Alexander Henderson: Nineteenth-Century Landscape Photographer", *Archivaria*, No 5, 1977-78, pp. 45-59.

⁵ Voir l'éditorial de Jean-François CHEVRIER dans le no 2 de la revue *Photographies*, septembre 1983, p. 7.

⁶ Nous soulignons.

⁷ La traduction fait partie du paysage intellectuel canadien. Nous l'acceptons et nous comprenons que ce n'est pas un "métier" facile. Néanmoins, il devient parfois angoissant de travailler avec les versions françaises lorsque, dans le cas qui nous occupe, une petite vérification de routine nous a donné dès les premières lignes "non-inébranlables face aux échecs" pour "undeterred failure".

⁸ Jocelyne LEPAGE, "Musée des Beaux-Arts, Cultart et Ovo. Photos d'hier et techniques d'aujourd'hui", *La Presse*, 21 avril 1984, cahier C, p. 21.

⁹ Signalons que ce type d'organisation se manifesta rapidement au niveau international. En 1859, *The Photographic News* de Londres lançait le *Stereoscopic Exchange Club* dont fit parti A. Henderson. TRIGGS, *loc. cit.*

¹⁰ Vol. 10, no 4, juillet-août 1983, p. 2.

¹¹ "Aux archives publiques d'Ottawa, des photographes amateurs... d'élite", *Photo Selection*, vol. 3, no 4, septembre-octobre 1983, pp. 5, 10-11.

¹² *L'album universel*, 12 juillet 1902, p. 249.

¹³ Yves CHEVREFILS, "Reproduction photomécanique et photographie d'amateur: quelques notes sur le rapport entre l'histoire d'une technique et le développement d'une pratique culturelle" *Esse*, (Revue des étudiants en histoire de l'art de l'UQAM), printemps 1984, pp. 12-14.

¹⁴ Nous avons trouvé cette savoureuse expression dans *La Revue populaire*, novembre 1908.